

PETITE PRÉFACE

Le rapport texte-image : il y a fort à parier qu'il est la tarte à la crème de nombre d'enseignants d'arts plastiques en mal de connaissances un tant soit peu approfondies sur l'histoire de l'écriture.

À dire vrai, on comprend. On est attiré, aimanté même par cette relation qui ne peut qu'avoir existé entre nos signes et des images. Comment ce transfert a-t-il opéré ? À quels glissements le devons-nous ? Il semble que si on parvenait à répondre à ces questions et à quelques autres encore plus complexes, singulièrement concernant la manière dont se sont établis les premiers liens de ces signes avec les sons, nous en viendrions à mieux connaître l'entendement. Et si, même, nous en venions à savoir en quoi l'intelligence consiste ?

Ce n'est pas le lieu de développer ces questions. Se livrer à un exposé qui serait forcément didactique, sur les mérites comparés des systèmes d'écriture pictographique, cunéiforme ou idéogrammatique risquerait de lasser, sans pour autant en venir à mon propos, à savoir : les raisons qui m'ont poussé à composer un récit entier en typoèmes. Toutefois, et pour ne pas laisser mon lecteur

entièrement sur sa faim, j'évoquerai cette thèse que j'ai avancée et argumentée ailleurs que, contrairement à une idée trop vite et trop généralement admise, ce ne sont pas les Phéniciens mais bien les Juifs qui ont inventé l'alphabet. Oui, je dis bien les Juifs de telle sorte qu'on peut très raisonnablement affirmer que les Tables de la Loi et l'alphabet sont une seule et même chose. Pourquoi ce fait nous concerne-t-il ? Parce que les signes alphabétiques en question sont ceux de l'alphabet proto-sinaïtique, un ensemble de traces (une vingtaine) dont on sait qu'elles sont directement issues des hiéroglyphes égyptiens et dont on a pu établir la filiation avec l'alphabet hébreu. Ainsi, à supposer que dans mon « Petit essai d'épigraphie polémique » (c'est le sous-titre de mon livre) j'ai dit vrai, ce serait donc Dieu lui-même qui nous aurait indiqué à quelles images sont liés les sons. Dès lors, nous étions en mesure d'écrire et de parler tout ensemble ? Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse ou non d'une résurgence, le fait d'élaborer des images à la faveur desquelles signe, signifiant et signifié ne forment plus qu'un seul bloc compact composé d'éléments indissociables, procure une griserie de caractère méphistophélique. À croire qu'en usant ainsi de toutes les ressources de la graphie, il est possible de donner le jour à des êtres, des choses et,

finalement, pourquoi pas, à l'univers dans son entier. Dans ces conditions, comment ne pas évoquer l'expression de la Bible : « Le Verbe s'est fait chair ? »

Mais, le trajet que je voudrais effectuer avec vous dans cette petite préface à mon divertissement typoétique est à l'inverse de celui que j'évoquais en commençant. Plutôt que de remonter aux pictogrammes, je préfère y revenir. Je souhaite, en effet, administrer la preuve qu'en dépit de trois mille cinq cents ans de recours à l'alphabet, il est possible, grâce à lui, de recourir à une écriture d'images. Une écriture d'images qui parle, peut-être, mais une écriture d'images quand même.

Très vite, je me suis aperçu que le plus grand pourvoyeur de typoèmes était l'amour. Tout compte fait, il n'y a rien là d'étonnant. S'il introduit au surnaturel, l'exaltation à l'origine de laquelle il se trouve n'en puise pas moins sa raison d'être dans une réalité bien tangible. C'est sûr : bien qu'humain il n'est rien comme l'amour pour donner une idée de ce en quoi l'infini consiste.

Avoir un thème n'est pas tout. Cela est même bien peu. J'en étais donc encore à balbutier entre signes et images. J'avais beau être persuadé qu'une sorte de logique présidait à l'agencement de mes

typoèmes, je restais incapable de déceler jusqu'à, et y compris, sur quels principes elle reposait. Devais-je donner aux mots le pas sur les images ou bien le contraire ? Bien qu'émergés depuis belle lurette du bercail des formes, ils en avaient sans doute conservé quelque chose dans leurs replis. Le plus cohérent était sans doute de se comporter en sourcier des profondeurs du langage, lequel, pour peu qu'on consente à faire taire en soi le vacarme du sens commun, devait bien laisser transparaître quelque chose de ses origines pictographiques.

Finalelement, plutôt que de tenter, la tête dans les mains, de bâtir un conte, je décidai de m'abandonner au parcours sinueux de mes trouvailles. Ayant, de cette façon, accumulé un petit stock de typoèmes se référant tous plus ou moins à l'amour, ce serait bien ma déveine si, de lui-même, cet ensemble ne m'indiquait pas la marche à suivre. Déjà j'imaginai une histoire tout entière venue affleurer à la surface de mes pages sans que, pour l'essentiel, j'ai eu à intervenir. À titre d'exemple, je citerai ce qui s'est produit avec les noms de mes deux héros. C'est par référence à Chimène, dont Corneille a fait l'archétype de l'amoureuse, que j'ai choisi d'appeler ainsi mon héroïne. Bien m'en a pris. Peu de temps après, je m'avisai que, lues à rebours du sens de leur lecture, les quatre

lettres centrales de ce mot se prêtaient obligeamment au dessin du prénom de Rémi. Tout ou presque ici a été à l'avenant, d'autant plus que je pouvais tenir ma trouvaille pour cette jointure qui, ici ou là, me manquait. La découverte d'un nouveau typoème m'a, chaque fois, mis dans un état second. Comment aurais-je pu ne pas reconnaître qu'avec ma petite découverte, j'administrerais bel et bien la preuve qu'il existait un langage poétique à part entière auquel, jusqu'alors, personne n'avait songé à donner le droit de cité qu'il méritait.

Ne serait-ce que parce que je dois à la vérité de dire que, finalement, mon récit m'a mené là où il a voulu, sans que j'aie mon typoème à dire, je ne saurais me prévaloir de tout cela. Avec les moyens qui sont les siens, le langage parle tout seul. Comment, dans ces conditions, ne pas en conclure que les vérités qu'il énonce (j'allais dire qu'il assène tant le fait que la mise en image des mots leur donne de la force) sont celles-là même qui régissent la marche du monde ?

Encore un mot. Est-ce que cette poésie n'est pas, par excellence, celle des ordinateurs ? Sans doute sa transcription en plomb ou en « lettres transfert » n'est pas irréalisable. Cependant, dans l'un et l'autre cas, la mise en forme de l'écriture requiert tant de minutie qu'on peut, à bon droit, l'estimer

inadéquate. En revanche, il est évident que le recours au Macintosh s'impose. Et si c'était à mon Mac que je devais mon sujet, le logo de la firme qui le vend – une pomme croquée – me l'ayant plus ou moins sournoisement dicté ?

JÉRÔME PEIGNOT

TOUTES LES POMMES
SE CROQUENT

DIVERTISSEMENT
TYPOÉTIQUE
EN
CINQ ACTES



ÉDITIONS DES CENDRES